

# Traces de l'esclavage dans la littérature réunionnaise contemporaine

Félix Marimoutou

► **To cite this version:**

Félix Marimoutou. Traces de l'esclavage dans la littérature réunionnaise contemporaine. *Revue Historique de l'océan Indien*, Association historique internationale de l'océan Indien, 2019, L'esclavage, sujet d'Histoire, enjeu de mémoire, pp.405-416. hal-03247117

**HAL Id: hal-03247117**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03247117>**

Submitted on 2 Jun 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Traces de l'esclavage dans la littérature réunionnaise contemporaine

Félix Marimoutou  
PRAG  
Université de La Réunion

« *L'unique hurlement est en toi* »<sup>901</sup>  
« *Mont' chemin Cormoran*  
*Va trouv ein' cheminée*  
*L' a rest' combien l'années*  
*L'usine Madame Panon.* »

Début du grand poème de Jean Albany dans le recueil *Bal Indigo*.<sup>902</sup> Début qui inscrit d'emblée la trace de cela qui fut et qui malgré les ans – 170 ans – continue de hanter nos mémoires et de hurler en nous: l'esclavage, reconnu comme crime contre l'humanité il y a si peu par le gouvernement français<sup>903</sup>. Trace avons-nous dit. Qu'est-ce qu'une trace ? Un signe, une marque, une écriture aussi, quelque chose qui signale que là a eu lieu un événement. Trace, marque laissée, plus ou moins visible, plus ou moins lisible. Ainsi, la cheminée de l'usine madame Panon. La trace que le chasseur, de marrons (?), guette dans l'entrelacs des arbres, dans la feuille cassée, dans la marque imperceptible, sinon pour l'œil aiguisé, par un pied, traces de la trace. Vers laquelle il faut remonter pour reconstruire l'histoire de ceux qui n'ont pas d'histoire. Et de la trace à la traque, il n' y a qu'un pas.

Trace :

- 1- *Empreinte ou suite d'empreintes, de marques que laisse le passage d'un être ou d'un objet.*
- 2- *Marque laissée par une action quelconque.*
- 3- *Très petite quantité perceptible.*<sup>904</sup>

La trace est ce qui reste, mais est susceptible de disparaître, effaçant du coup cela qui a été. Comme si cela n'avait pas existé. Ce qui n'est pas le cas de l'esclavage qui a laissé de nombreuses traces, dans les archives. Cependant, toutes les traces ont-elles été conservées ? N'y a-t-il pas de l'esclavage des événements, des actions, des objets, des êtres mêmes qui ont disparu ? Quel est celui qui, passant devant la cheminée l'usine madame Panon songe immédiatement à l'esclavage ? Qui sait que cette cheminée, elle-même trace de l'usine, fait référence à l'esclavage ? Et que signifie le nom

<sup>901</sup> Patrice Chamoiseau, *Ecrire en pays dominé*.

<sup>902</sup> Jean Albany, *Bal Indigo*. Paris : chez l'auteur, 1976.

<sup>903</sup> Loi du 21 mai 2001, dite « Loi Taubira ».

<sup>904</sup> *Le Petit Robert*, 2015.

madame Panon, lui aussi trace d'une trace d'un nom plus terrible, devenu symbole de l'esclavage ? Qui, sinon le Poète et l'Historien ? Je vous prie de me pardonner, dans un colloque d'historiens, de donner la préséance au Poète sur l'Historien mais rappelons-nous PARNY, LACAUSSE, LÉCONTE de LISLE, DAYOT, HOUAT à un moment où l'Histoire, telle que nous la connaissons, ne regardait pas encore de ce côté de l'ignominie. Le Poète, celui qui dit les choses avant que les choses ne puissent être dites.

Oui, évidemment, l'esclavage a laissé des traces, en dehors et en dedans, visibles et invisibles. L'esclavage, cette entreprise de domination brutale dont le but n'était pas la destruction de l'humain dans l'humain, mais l'enrichissement à moindre coût de quelques-uns par le travail forcé du plus grand nombre. Et qui, au passage, en passant, a été une grande entreprise de destruction de l'humain en l'humain. Écoutons le Poète :

*« kan kamayann Colbert  
Dann la bonne ville de Paris  
Té rouvèr  
Zot blad-larzan-la-po-bèf  
Sa té i plèr  
Sa té i kri  
Soman banna té i sirfou  
Ek lo san zésklav Larénion  
Zot té asèt  
In mal doré èk sèt soval blan  
Po kado zot métrès  
Sinon klavsin ti zoli  
Po la fèt zot ti fi »<sup>905</sup>*

Traces visibles. Il suffit de nous regarder, de regarder ces *Tèt Kaf* multipliés à l'infini par le plasticien William Zitte pour se rendre compte, à moins de détourner pudiquement le regard, que l'esclavage n'a pas fait que féconder cette terre réunionnaise, mais a construit la race réunionnaise. J'emploie à dessin ce mot, car la race, censurée des discours bien pensants, est au cœur de la trace laissée par l'esclavage.

« *Il n'y a pas de place, dans la République, pour la race* », déclarait François Hollande, durant la campagne à l'élection présidentielle de 2012. Pourtant, n'est-ce pas aussi au nom de la race, de la *nasyon* comme on dit en créole réunionnais, que se déclinent les identités ? Kaf, malbar, sinoi, kréol, zarab, komor, zorèy ? Et la race maudite, celle des sans *nasyon*, les batar: batar-kaf, batar-sinoi, batar-malbar ? Remarquons, au passage, qu'échappent à la malédiction les kréol, les zarab, les zorèy : pas de batar-zarab, ni de batar-kréol encore moins de batar-zorèy. Qui a dit que l'esclavage, aboli depuis 170 ans, n'a pas laissé de traces ?

*« Mwin pa blan  
non mwin pa nwar  
tarz pa mwin si mon listwar*

<sup>905</sup> A. Gauvin, « Colbert and Co... », *Romans pou détak la lang, démay lo kèr*

*tortiyé kaf yab malbar  
 mwin nasyon bann fran batar  
 mwin pa blan  
 non mwin pa nwar  
 tarz pa mwin si mon listwar  
 sinwa zarab zorèy komor  
 mwin nasyon bann fran batar »<sup>906</sup>,*

écrit et chante Danyèl Waro avec « Batarsité » ou comment annuler la race et tout discours de la race en proclamant l'identité batarsité = réyonèzté. Premier élément d'une mythologie postcoloniale dont il est temps, peut-être pour nous, de traquer les traces dans la mémoire de la mémoire, la Littérature réunionnaise contemporaine, c'est-à-dire post-coloniale et qui est aussi discours sur, méta-langage. Et donc à travers non pas les faits, mais par le biais de l'imaginaire.

Commençons par le commencement, par la grande catastrophe que raconte C. Marimoutou dans *Approches d'un cyclone absent* :

*« C'est alors que sont venus les grands bateaux. Les esclaves nouveaux débarquaient par centaines.*

*Ils poussaient de longs hurlements. Les fouets étaient des serpents de mer.*

*C'est sans doute là que tout a commencé vraiment. Mais c'est là que s'arrête le récit du possible.*<sup>907</sup> »,

qui reprend en écho ce que déjà racontait B. Gamaleya dans *Vali pour une reine morte*, par la bouche de Cimendef, l'amant magnifique de Rahariane, « la reine en l'attente des rives » :

*» Cimendef  
 île [...]diaboline tra la la. »<sup>908</sup>,*

où surgit comme signe et trace la figure diabolisée de madame Desbassyns.

*« Omblin Desbassyns dans les Villèle de nos peurs »* chante C. Marimoutou dans *Approches d'un cyclone absent*. Au commencement était l'esclavage, au commencement était Omblin ; la trace n'est jamais linéaire ni chronologique, elle se fait télescoper les temps et les espaces. La mémoire n'est pas l'Histoire, et la littérature, mémoire de la mémoire, qui se permet toutes les libertés, l'est encore moins. La littérature se donne comme propos, un parmi tant d'autres, de dire la mémoire de ceux dont la mémoire a été perdue, dont la mémoire a été ensevelie sous les discours de l'Autre, présentés comme seuls récits possibles. Discours de l'Archive que traque Jean-Henri Azéma dans *Le Pétrolier couleur antaquer* :

*« Journal de bord*

*Les esclaves voyageaient dans les cales superposées des navires où ils se trouvaient couchés ou assis tenant ainsi moins de place dans leur*

<sup>906</sup> Danyèl Waro, « Batarsité », *Démavouz la vi*

<sup>907</sup> Carpanin Marimoutou *Approches d'un cyclone absent*, « Murs, murs qu'est la mer ». Ile-sur-Têt : éd. K'A, 2011, p. 25. 1<sup>ère</sup> édition, 1991.

<sup>908</sup> Boris Gamaleya, *Vali pour une reine morte*, p. 8-9.

geôle qu'ils n'auraient dans leur tombe. Accroupis et arrimés, les esclaves étaient bien une marchandise. » (p. 46)

« *Journal de bord*

*Un capitaine revenant de Zanzibar en 1808 écrit : " l'eau [...] 1 bouteille d'eau de vie" ».*<sup>909</sup>

A l'archive officielle, trace laissée par les négriers répond la reconstruction de la mémoire, le récit marron, parole de Poète :

« *Oh vous n'entendez pas dessous les lignes de flottaison*

*[...] bracelets d'argent. »*<sup>910</sup>

car il s'agit avant tout de sauver ces « *pans de mémoire (qui) s'effondrent aux frontières des moraines* », parce que la mémoire s' « *égare au suivi des sentiers* » selon C. Marimoutou, *Approches d'un cyclone absent*. Il s'agit de faire d'une « *mémoire brûlée* » dit Boris Gamaleya, une mémoire vive. L'archive n'est pas dans les papiers officiels des maîtres, elle est inscrite dans la chair même des esclaves, elle est *Archives en chair vive*<sup>911</sup>, selon le beau titre de J.-H. Azéma.

Au commencement était la fin/faim.

Faim prédatrice, dévorante, des colons devenus esclavagistes. Omblin / Grand-mère Kalle qui dévore les âmes des rebelles à l'ordre esclavagiste.

Fin de l'enfance, de l'insouciance, de la pureté d'origine de ceux qui allaient devenir des esclaves :

« *Douloungé zanfán Lafrik*

*Douloungé zanfán anséné*

*Douloungé zanfánbayoné*

*Douloungé lété in gran géryé* »,

chante Ziskakan.<sup>912</sup>

« *En ce temps-là la reine en l'attente des rives* », proclame Gamaleya dans *Vali pour une reine morte*. Vient à la mémoire la nouvelle de Leconte de Lisle, *Sacatove* dans laquelle le personnage éponyme était un prince en son pays avant d'être transformé en esclave. Prince, reine, *gran géryé*, autant de figures mythiques de l'avant, de l'avant du rapt, de la déportation, de « *La grande migration* » dont parle C. Marimoutou. Fin et commencement avec l'image récurrente, obsédante même du bateau.

Au hasard des journaux de bord relevés dans *Le Pétrolier couleur antaqué* :

« *1799, mai 16. Arrivée à Montevideo brigantin n° 7 battant pavillon portugais, Capitaine Domingo de Calvo, venant de Mozambique, chargement 154 nègres, seulement 94 à l'arrivée. 60 morts en mer.*

*Sur 620 nègres achetés à Mozambique en 1739, 360 périrent en mer.*

<sup>909</sup> Jean-Henri Azéma, *Le Pétrolier couleur antaqué*.

<sup>910</sup> Jean-Henri Azéma, *ibid.*, p. 48-49.

<sup>911</sup> Jean-Henri Azéma, *Archives en chair vive*.

<sup>912</sup> Gilbert Pounia, *Somin Granbwa*.

1799, juin 2. Arrivée à Montevideo, frégate Ntra Santa de la Conception, pavillon non indiqué, Capitaine José Fernandez de Castro, venant de l'île de France, chargement 27 nègres et marchandises »<sup>913</sup> (p.60)

Image obsédante du bateau associé au ventre, mais un ventre de souffrance, un utérus monstrueux qui allait transformer les *zanfan Lafrik* en esclaves par un processus de déshumanisation totale :

*« Bato lanfèr té i fouy la mèr  
li té amin zanfan la pa giny la sans  
bato tourman té i filos dési do lo  
présé présé li lété  
pou alé saroy in ot kargézon domoun  
domoun konsidéré kom zanim »*<sup>914</sup> (« Doulongé »)

Ainsi se mettent en place les éléments d'un nouveau récit, le récit de l'esclavage, de l'imagination de l'esclavage et se configure la figure des acteurs de cette épopée, volonté d'écrire le mythe fondateur de la société réunionnaise dans un espace où, comme cela a été dit plusieurs fois, n'existait aucun mythe fondateur, explicatif, aucune mémoire préalable où raccrocher les autres mémoires, les mémoires à venir. Car la mer n'est pas seulement le lieu du voyage, de la déportation, c'est aussi une tombe, celle des esclaves jetés par-dessus bord, celle des mémoires jetées par-dessus bord, car la mer lave, elle efface toute trace de l'avant :

*« les étoiles s'avancent  
araignées dans nos nuits  
et les pattes comme des vagues qui nous emportent  
loin des bateaux de l'embarquement  
naissance dans les cales et perte du nom propre  
lavé par le sel de la mer »*<sup>915</sup>

La mer ayant effacé toute trace, c'est sur ce vide, à partir de ce vide qu'il faut construire une mémoire de ces femmes, de ces enfants, de ces hommes sans histoires, de ces espaces présentés comme vides, seulement remplis du murmure de la mer. Et du bruit des rapines, et des hurlements des esclaves. De ces enfants, de ces femmes, de ces hommes, la mer n'a gardé nulle trace, nulle mémoire. Perdus corps et biens, disparus dans les oubliettes de l'histoire, dans les paroles à jamais inouïes. Comme si rien en s'était passé, comme si le sel de la mer avait tout dissous: l'humain était transformé, métamorphosé en un bien, une marchandise qu'on achetait, vendait au gré des besoins, des envies ou des désirs des maîtres, eux-mêmes transformés en ombres, déshumanisés à leur tour :

*« L'habitation est le refuge  
d'hommes devenus riches (une richesse visible)  
d'hommes maniérés (un maniérisme d'importation, cultivé en serre  
dans la décomposition des plantes)  
d'hommes raffinés (un raffinement de sucre blanc vidé de sa  
substance)*

<sup>913</sup> Jean-Henri Azéma, *op.cit.*

<sup>914</sup> Gilbert Pounia, *op. cit.*

<sup>915</sup> Carpanin Marimoutou, *op. cit.*, p. 84.

*d'hommes sans regard pour une vie d'apparences  
 les hommes à huit clos  
 vivent dans les eaux limpides  
 une vie glauque  
 dans les pourritures tenaces d'une société  
 de plantation »<sup>916</sup>  
 "L'homme est un élément du décor  
 une ombre de chair vive" (<sup>917</sup>)*

Mer sans mémoires, sans noms où se raccrocher [aucune île ne porte trace des noms des esclaves], mer-prison. Ne reste que cette terre. Commence véritablement le récit de l'esclavage, avec ses héros, ses anti héros, ses traîtres, ses personnages repoussoirs. La littérature, en tout cas celle que je lis ici, traque la trace des souvenirs des esclaves et non ceux des maîtres – souvenirs du souvenir serait-il plus vrai de dire – et reconstruit une autre épopée, celle des dominés, des vaincus, des sans nom, des parle pas, des sans histoires, des sans mémoires :

*« Visages Archipels  
 Des hommes sans nom jetés dans la gueule des cyclones  
 jetés hors du Mozambique sans la tribu des transees  
 hors du Coromandel sans les temples de safran  
 hors des récifs de Bretagne sans la houle des pardons  
 des hommes vaincus par le vide dans le silence des racines  
 des hommes sans nom cueillaient les baptêmes amoureux  
 des floraisons massives »<sup>918</sup>*

Dans son poème « Commandeur », Jean Albany pose les bases de cette histoire: le maître, le commandeur, les esclaves, les marrons, l'habitation, les cirques et une mémoire de la souffrance, de la peur, de l'espoir. Tous les éléments d'une dramaturgie dont l'enjeu est l'Humanité des êtres.

D'abord la souffrance, comme élément fondamental de la condition d'esclave. Ce ne sont que corps maltraités, torturés, mutilés, violés :

*« Autrefois  
 Ma sœur était belle  
 Avec du velours  
 Sur ses lèvres africaines  
 Dans les champs de café  
 Cela s'est passé  
 Le maître était vieux  
 Il l'avait remarquée  
 Sur son cheval  
 Au creux de la ravine  
 Il l'a emmenée »<sup>919</sup>*

<sup>916</sup> Riel Debars, *Le Lagon bleu du regard*, p. 21.

<sup>917</sup> Riel Debars., *id.*, p. 25.

<sup>918</sup> Alain Lorraine, *Tienbo le rein*. Saint-André (Réunion) : Océan édition, 1998, p. 12

<sup>919</sup> Alain Lorraine, *Tienbo le rein. Beaux visages cafrines sous la lampe*, *op. cit.*, p. 48.

L'instrument emblématique de la souffrance est le fouet, le chabouc qui déchire les chairs et laissent des traces indélébiles. Le corps de l'esclave est un livre où se lisent les vicissitudes de son existence. Dos zébrés de coups de fouet, oreilles coupées, mollets coupés avant la mise à mort. Le corps devient une archive, mais une archive à reconstituer, car le corps a disparu, avalé par le système. Corps mystère ou corps mystique ? Convoquons à ce moment de notre récit *Le Code noir* et deux articles éclairants :

« Article 36 - Les vols de moutons, chèvres, cochons, volailles, cannes de sucre, pois, mil, manioc ou autres légumes faits par les esclaves, seront punis selon la qualité du vol, par les juges, qui pourront s'il y échet les condamner à être battus de verges par l'exécuteur de la haute justice, et marqués d'une fleur de lis. »

"Article 38 - L'esclave fugitif qui aura été en fuite un mois à compter du jour où son maître l'aura dénoncé en justice, aura les oreilles coupées, et sera marqué d'une fleur de lis sur une épaule ; et s'il récidive une autre fois à compter pareillement du jour de la dénonciation, aura le jarret coupé et il sera marqué d'une fleur de lis sur l'autre épaule ; et la troisième fois il sera puni de mort. »<sup>920</sup>

Contrairement aux scarifications des sociétés initiatiques dont sont issus certains esclaves et qui indiquent son degré d'intégration dans la société, les traces des châtiments laissés sur le corps indiquent le degré de non-intégration de l'esclave, son degré de résistance.

Ce fouet qui se trouve entre les mains de l'autre figure tutélaire de la souffrance, le commandeur dont Albany dit :

« Commandeur cass' pas ton chabouc  
Ti tap' à moin ti fé ton blanc  
Ton gueul' l'est comme ein gros babouc  
Poique à moin té lé ressemblant »<sup>921</sup>

rejoint en cela par Parice Treudhardt qui dans *Kozman Maloya* établit aussi un portrait du commandeur :

« A solèy lé for dann karo  
komandèr li dor si la pay  
A solèy lé for dann karo  
Kommandèr son zié i dor pa  
[...]  
Dan la kour dann karo  
Li nana son sabouk wayo  
Dan la kour dann karo  
Li nana son sabouk wayo »<sup>922</sup>

Le commandeur devient le symbole de la cruauté des maîtres, le symbole aussi de leur pouvoir, de leur domination sur des corps déshumanisés, animalisés :

« Zesklav Madam Desbassyns  
Li néna

<sup>920</sup> *Le Code Noir*, Louis Sala-Molins éd. Paris : Puf, 1996, 1<sup>ère</sup> édition 1987, p. 162 et 166.

<sup>921</sup> Albany, *op. cit.*

<sup>922</sup> Patrice Treudhardt, *Kozman maloya*.



*Zesklav la i fé travay  
Kom bèf moka*,<sup>923</sup>

car dans le discours en construction, l'esclave est assimilé à un animal :

*« domoun konsidéré kom zanimo  
[...]  
zanfan la foré té blizé fé lo sinz  
po gingn la form po trouv in patron  
in mèt in métrès kom po in syin baya  
kom po in syin »*

peut-on lire dans *Douloungé* de Gilbert Pounia ou encore dans « Le bèf banna » d'A. Gauvin :

*« Tanzantan po fé ropoz in kou "Rouzon"  
"Lafleur", "Moka"  
Zot té fé kil anou brankar, zot té sèr  
Larkiloir si nout déryèr tro mèg  
In ! zot té i kri. Yoko, gli !  
Epi klak sabouk dési nout do  
Epi ronf zirman dan nout zorèy.  
Tan la nou té le bèf  
Banna. »*

Une animalisation qui contamine l'ensemble du système esclavagiste, car aussi bien le commandeur que le maître sont réduits à l'état d'animaux :

*« Commandeur [...] ton gueul' l'est comme ein gros babouc »*<sup>924</sup>

dit Albany, tandis que Gamaleya proclame:

*« île  
une trénaſse d'holothuries  
une chique de coudiques  
nidifïe  
entre les gencives  
de la débassine  
et feule à complies  
ses je fornique avec toi Satan  
et glapit à matines  
ses dix commandements à Marie »*<sup>925</sup>

où surgit la figure totémique de l'esclavagiste, madame Desbasyns dont le nom court le long des textes, nom terrifiant associé au diable, à l'enfer, au volcan comme le raconte des contes populaires, à la peur :

*« Omblin Desbasyns dans les Villèle de nos peurs »*, écrit Carpanin Marimoutou dans *Approches d'un cyclone absent*.

Cependant, l'esclave n'est pas que soumission, souffrance, corps-signé, un être sans nom, sans identité, sans culture ; il est aussi résistance,

<sup>923</sup> Patrice Treuthardt, *id.*

<sup>924</sup> Jean Albany, *op. cit.*

<sup>925</sup> Boris Gamaleya, *op.cit.*

signe de son humanité. Du corps souffrant au corps chantant et dansant comme le raconte dans son poème maloya "Mont' chemin Cormoran" Jean Albany ou le *Kozman Maloya* de P. Treuthardt :

« *La pa bezoin pléré mon dalon  
Domin la liberté dann solèy  
La somèn i rotrous la mans  
Nou rotrouv ali dimans  
La fin la somèn larivé  
Na fé maloya paviyon  
La fin la somèn larivé  
Tonton la zèl pizon dann ron* »<sup>926</sup>

au rythme du bobre, du caïmbre, du roulèr, au rythme du maloya, présenté comme étant la musique des esclaves, née dans, par l'esclavage :

« *Maloya la pa nou la fé  
Granmoun lontan la fé maloya* »,

dit un maloya de Firmin Viry. Cette résistance ne passe pas que par la musique, les chants, la fête, un corps libéré c'est-à-dire un corps retrouvé dans son intégralité, un corps triomphant, mais aussi par le refus de donner au maître le produit du viol :

« *Ma soeur est montée  
Au sommet de la nuit  
L'enfant fut étranglé  
A la hauteur du piton* » (A.L., op. cité)

et par le suicide :

« *Ensuite elle s'est pendue  
Avec les écriteaux du vent* »<sup>927</sup>

Le corps de la femme noire, esclave, nous le savons, est investi par des phantasmes d'interdits – le *Code Noir* interdit explicitement les rapports sexuels entre Blancs et Noirs –, de puissance, de domination :

« *et des femmes  
qui passent au silence de l'histoire  
vendues parquées  
à blesser  
à procréer  
droit de cuissage  
accouplement sélectif* »<sup>928</sup>

Et le ventre des femmes, comme le montre Françoise Vergès dans son essai *Le Ventre des femmes*<sup>929</sup>, devient un enjeu économique certes, mais aussi symbolique. Mettre au monde ou avorter, donner la vie ou donner la mort, pour la femme esclave est sans doute l'une des plus hautes formes de résistance, car fortement symbolique. Cependant, il faut l'avouer, peu des textes que j'ai lus abordent cette forme de résistance.

Une autre forme symbolique de résistance se joue autour du nom. L'esclave est le sans nom :

<sup>926</sup> Patrice Treuthardt, *Kozman maloya*.

<sup>927</sup> Alain Lorraine, *op. cit.*

<sup>928</sup> Carpanin Marimoutou, *op. cit.*, p. 86.

<sup>929</sup> Françoise Vergès, *Le Ventre des femmes*, Paris, Albin Michel, 2017.

*« Ô mer noire mémoire du peuple noir  
Mer mer plus amère que margose amère  
Redis-moi les têtes crépues de l'innombrable  
Têtes cafres enfouies sans nom dans l'abîme. »*<sup>930</sup>,

il est sans identité, il est l'Esclave. A la question "qu'est-ce qu'un esclave ?" La réponse est "c'est un esclave". La tautologie suffit à elle-même et interdit de penser plus loin, plus avant. L'esclave est tout entier pris dans les filets de son statut. Ou alors, son nom ne peut être qu'un masque que le maître appose sur son corps, nom-masque, comme le dit C. Marimoutou :

*« mais Paulin  
Paulin Cema qui rampe pour un nom  
nom blessure  
nom propre,  
mais quel nom celui qui reflète en ta peau  
celui du maître ? »*<sup>931</sup>.

Un nom qui vous marque plus profondément que le fer le plus chaud, que les coups de fouet les plus lourds. Un nom qui vous tatoue. Un nom comme une identité d'emprunt, une identité falsifiée. Car les noms véritables ont été dissous dans l'acide de l'esclavage :

*« prénoms zanzibar  
prénoms mozambique  
prénoms cafrerie  
prénoms madras  
prénoms kerala  
prénoms calcutta  
prénoms d'avant la mer  
enterrés dans les bitations du maître  
dissous par les sels du chagrin  
prénoms des mères  
éparpillées dans les menées du sucre  
dès lors  
place vide pour le nom colonial  
d'où parle le prêtre qui baptise. »*<sup>932</sup>.

Aller à la recherche du nom, c'est chercher sous le masque de l'esclavage le nom vrai, le nom de l'avant, nom qui rattache à une terre autre, qui fonde cette terre-ci. C'est s'inscrire dans une lignée et un héritage, c'est construire une lignée et un héritage vrais et non plus frelatés, souillés par le maître. C'est donc inscrire en soi une humanité jusque là bafouée, niée. La quête du nom vrai, ces noms qui ouvrent et ferment le grand poème de B. Gamaleya, *Vali pour une reine morte* :

*« dimitile samson sarlave matouté  
dianamoise fanga diampare desmalé  
car le coq a chanté au cirque libéré  
laverdure maham sankouto kinola*

<sup>930</sup> Patrice Treuthardt, "Chanson anonyme" in *Les manèges de la mer*, op. cit.

<sup>931</sup> Carpanin Marimoutou, op. cit., p. 80.

<sup>932</sup> Carpanin Marimoutou, op. cit., p. 88-89.

*et l'aube dégainé ses flambeaux et cannas  
faonce pyrame jale cote fatie  
bale latoine sicille latouve landy  
et ma joie ma peine une longue nostalgie  
sarcemate fanor sylvestre simitave  
sambe manzague anchain mafate rara vave  
une sylve mauvaise a brûlé sous la lave  
et je salue ma reine aux noms inaccomplis  
fonge simanandé soya simangavole »<sup>933</sup>*

noms sauvés de l'oubli, noms sauvés de la mort, telle est aussi la tâche que s'assigne le Poète. Sauver le nom de l'oubli c'est sauver l'oubli du nom, c'est dire l'envers du nom et donc l'envers de l'histoire. La mer n'est plus le tombeau muet des disparus sans nom, les noms ayant été retrouvés, extirpés de la crypte de l'oubli, ramenés dans le monde des vivants par les poètes et le fondateur, E. Dayot qui dans *Bourbon pittoresque*<sup>934</sup> dit le premier le nom des chefs marrons. Font retour des noms comme Anchain, Mafate, Cimendef, Pitre, Diampare, Matouta ou Simangavole, Héva. Plus rarement Elie. Le nom, d'enjeu poétique, devient un enjeu politique, un enjeu de mémoire. Mémoire contre mémoire, histoire contre histoire. Sauver les noms de l'oubli, c'est aussi sauver les faits rattachés à ces noms : la révolte de Saint-Leu et Elie, le combat de Furcy, né libre, mais réduit en esclavage, évoqué par Francky Lauret dans le poème *Feró*. Ces noms qui marchent encore dans nos têtes, noms fantômes à qui il faut redonner vie, chair, sang, corps, réalité. Donner une épaisseur d'être à ceu x qui furent sans être, raccommoder les fils du passé, détrouer les béances de l'histoire par la trace retrouvée. C'est ce que dit aussi A. Gauvin dans *La borne bardzour / Les limites de l'aube* quand les esclaves en révolte décident de se renommer, de retrouver leur véritable nom :

« *Ijikaël*

*An atandan, kèl non zoi i pran ? Amoin, moin l'a poin pou rodé : an kashiète mon momon l'a done amoin le non Kodjo. Kodjo mi lé, Kodjo m'a resté. »*

Il s'agit d'effacer l'infâme du nom des maîtres pour se réinscrire dans la chaîne des humains qui comprend aussi, surtout, les ancêtres et par là-même, briser la chaîne de l'inhumain. Car traquer le nom, c'est traquer les ancêtres dans une généalogie qui ne peut être que fictive :

« *Paslarose*

*Bétsibouk ?*

[...]

*Ijikaël-Kodjo*

*T'in gran flëv Madagascar. In gran même. ly éné anlèr danne rin piton. Dessou lo touf larbe-voiyazër. Ly grandi, ly grandi, ly ranforsì. Apréssa ly déboul an nsandan. Ly galope parèye shoval l'a ny fou. Ly trass an boi karante, ly filosh même. Astër, aly la dan la plène. Trankil, an luil. Soman, méfyé ! Kayeman, in larmé kayeman ! çak i prêtan koupe aly, çak i vè afronté, dizon zot i ofèr zote kor po fé serviss ! »*

<sup>933</sup> Boris Gamaleya, *Vali pour une reine morte*, op. cit., p. 46-47.

<sup>934</sup> Eugène Dayot, *Bourbon pittoresque*.

Et quant au nouveau nom de Manecessité :

« *Oté, moin lé andë: le non Krishna lé fé po moin, pass le mète bane mète, apèl aly "Bondié" ! Epyla, kan k moin lété pti, lavé in vië komor, té kri amoin Aka. Moin l'a zamé kony koué té i vè di, soman ça té i fé amoin kontan [...]. Aka, san Zozèf, san Pièr, san Pol. Aka toussèl. Zot va voir si la p'assé.* »<sup>935</sup>

Des noms, non pas de vaincus, de ceux qui ont abdiqué en acceptant le nom du maître, mais des noms de guerrier, « Douloungé », de reine, « Rahariane », de grands résistants. Des noms comme des drapeaux, des signaux ou des phares dans la nuit de l'oubli. Des noms de femmes et d'hommes debout. Des noms de marrons, plus exactement des noms marrons qui courent de *bé en bé*, comme le dit si bien Patrice Treudhardt, et qui les hantent. Et la première de toute: Kalla, Granmèr Kal dont la légende complexe fait le tour de l'île. Tantôt bienveillante, tantôt malveillante, tantôt *zamérant*, tantôt *bébèt*, tantôt déesse, elle plonge ses racines dans toutes les mémoires, mémoire bretonne, mémoire malgache, mémoire indienne, mémoire de l'esclavage dont elle raconte l'histoire comme dans le roman de Marguerite-Hélène Mahé, *Eudora ou les sortilèges créoles*<sup>936</sup>, mémoire créole.

Ainsi, à travers cette interrogation, cette quête de la trace dans la littérature se fait voir, entendre non seulement le passé douloureux des temps de l'ignominie, mais aussi les modalités de la résistance à la grande entreprise de déshumanisation. Oui, nos ancêtres ont été des biens meubles, mais des meubles pensants, des meubles chantants, des meubles dansants, inventeurs d'histoires pour la plupart à jamais inouïes, bâtisseurs d'un peuple et d'une civilisation : la civilisation créole de la Réunion. Les poètes en compagnie desquels nous avons cheminé ont su capter les vibrations d'outre-tombe de la culture du fénoir, culture dont nous sommes pleinement les héritiers. Cependant, contrairement à ce que peuvent penser les biens-pensants, rien n'est réglé : leurs souffrances, leurs peines, leurs joies résonnent encore en nous, comme un cri douloureux. Et ce qu'ils nous ont légué résonne en nous comme un appel à se souvenir, mais aussi à dépasser l'inhumaine condition. Tel est notre héritage, tel est notre mémoire, telles sont les traces laissées en nous.

<sup>935</sup> Axel Gauvin, *La borne bardzour / Les limites de l'aube*.

<sup>936</sup> Marguerite-Hélène Mahé, *Eudora ou les sortilèges créoles*.